

# JOURNAL DE BORD



- Travail donné ou service rendu
- Economie marchande ou économie solidaire
- Sel du Lac
- Philippe Bossy

Paraît deux fois par an  
Tirage : 4 000 exemplaires

Association pour le Bateau Genève  
Rue du Simplon 5-7  
1207 Genève  
T 022 786 43 45  
F 022 786 43 40  
T Bateau 022 736 07 75  
CCP 12-11482-9  
www.bateaugeneve.ch

Ont collaboré à la rédaction de ce numéro :

L'équipe de rédaction  
Jean-Pierre Baillif  
Alain Simonin  
Pascal Thurnherr

Les passagers du Bateau

La mise en page est de :  
Christine Kohler et Patrick Tondeux

Notre imprimeur est :  
Atelier d'Impression Kurz SA



## PETITS-DÉJEUNERS PHILOSOPHIQUES

Samedi 27 novembre 2004 de 9h30 > 11h00

Sur le Thème :

« Conduire des projets ... ? Quand on est faché ! »

Intervenants :

Armand Lombard  
Président Bisange SA  
Bernard Schneider

Chargé d'enseignement Université de Genève, Science de l'éducation

Débat animé par Alain Simonin



BIENVENUE À  
LINDA  
ZEHETBAUER

qui a rejoint  
notre équipe  
professionnelle  
le 1<sup>er</sup> septembre  
2004



# FAUT'IL TOUT PAYER ?

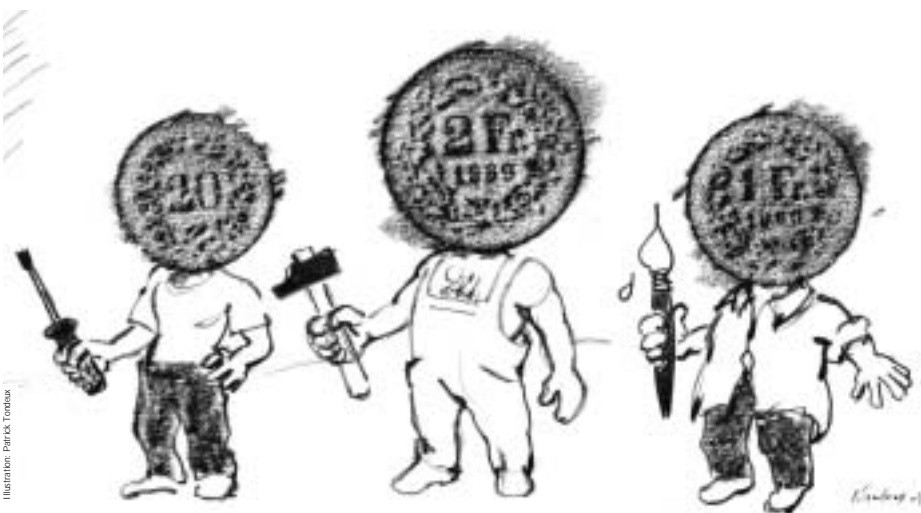


Illustration : Patrick Tondeux

## TRAVAIL DONNÉ OU SERVICE RENDU

Jean-Pierre Baillif

**S**UR le Bateau, nous proposons du travail rémunéré à nos passagers depuis longtemps. Cette offre s'est d'ailleurs fortement développée au fil du temps car les besoins exprimés sont en constante progression. Aujourd'hui, de plus en plus de personnes montent à bord non pas pour y être simplement accueillies mais en espérant surtout pouvoir gagner un peu d'argent en travaillant. Cet afflux de « demandeurs d'emploi (1) » nous pose des problèmes, car nous dépassons nos limites dans ce domaine, mais aussi des questions. Dans ce numéro, nous nous interrogeons sur la relation à l'argent dans notre lieu d'accueil, notamment autour des « tous petits boulots » qui pourraient être de simples services rendus. C'est l'objet de l'article initial de ce journal.

Alain Simonin, enseignant à l'Institut d'études sociales (IES) de Genève, donne une analyse de notre article, en prolongeant sa réflexion critique sur la société dans son entier et en plaçant pour un débat urgent autour de l'économie marchande et l'économie solidaire. Notre modeste dossier est complété par notre traditionnel « Micro-ponts » auprès de nos passagers et par une présentation de l'association « Sel de Lac », réseau d'échange de services, de savoirs et de biens. Il nous a paru intéressant de faire place dans ce journal à un groupement qui propose une économie où l'argent n'intervient pas dans l'échange.

Ce numéro est complété par notre (bientôt) traditionnelle rubrique « Portrait » par un kaléidoscope photographique du dernier festival « Voix de femmes » qui s'est déroulé les 11-12-13 juin derniers, ainsi que par un au revoir à notre collègue Philippe Bossy qui nous a quittés pour d'autres horizons sociaux après dix ans d'activité au cœur du Bateau et notre bienvenue à Linda Zehetbauer, notre toute nouvelle collègue.

La rédaction

**L'**ARGENT mène le monde, entend-on bien souvent et s'il le mène, on doit bien constater qu'il laisse sur son chemin ceux qui ne suivent pas son train. Est-il alors pertinent de poser des rapports pécuniaires dans un lieu d'accueil tel que le Bateau Genève? Depuis longtemps, nous y avons répondu affirmativement. Non seulement parce que l'argent est omniprésent dans la société où nous vivons (même – et peut-être surtout – si on n'en a pas), mais aussi parce que nous y voyons une valeur d'échange. Dans toute la mesure du possible, nous souhaiterions que nos passagers ne se sentent pas assistés mais simplement accueillis.

Peu de temps après la mise en place de nos petits-déjeuners en 1987, nous avons décidé de demander une participation financière à nos passagers. Nous avions pensé fixer un prix symbolique de 1 franc. Ce sont nos passagers eux-mêmes qui ont considéré qu'un prix de 2 francs serait plus juste et encore raisonnable, prix qui n'a plus varié depuis. Au fil des années, ce qui a changé sans doute, c'est le nombre de personnes qui s'en acquitte, signe de temps de plus en plus certains. C'est pourquoi, nous avons tendance à dire aujourd'hui : le petit-déjeuner coûte 2 francs... pour ceux qui le peuvent. Nous sommes plus rigoureux pour nos repas de midi qui coûtent 5 francs. A celui qui ne peut pas payer son repas, nous demandons un petit service en échange (débarrasser les tables par exemple). Ce paiement des repas n'est, pour l'instant, remis en cause ni par nos passagers, ni par les responsables du Bateau.

Les questions que nous nous posons aujourd'hui concernent plus le travail sur le Bateau et la rémunération qui lui est liée. Nous avons déjà évoqué ce thème dans le n° 40 d'avril 2003 sous le

titre *Y'a du boulot?*. Si nous y revenons, c'est que cette pratique de proposer des petits travaux, si elle est essentiellement positive, comporte malgré tout des aspects problématiques qui émergent de plus en plus.

Il est bon de faire ici un petit historique du développement du travail rémunéré sur le Bateau. Nous ne reviendrons pas sur les temps « héroïques » d'avant 1986 où l'association s'est débrouillée de bric et de broc pour assurer la restauration de son bâtiment. Les « ouvriers » de cette époque ressortissaient plus de l'aide sociale que d'un véritable salaire auquel ils auraient eu droit. Par la suite, et dès que cela a été possible, les passagers qui ont travaillé à la restauration proprement dite du Bateau (réparations, peinture, soudure, etc.) ont été rémunérés. Les travaux d'entretien (nettoyages, vaisselle, etc.) étaient alors assurés par l'équipe professionnelle. Notre lieu d'accueil a connu une constante augmentation de fréquentation. Il est devenu de plus en plus difficile aux responsables d'assumer à la fois les tâches ménagères et la disponibilité nécessaire à l'écoute de celles et ceux qui montaient à notre bord. Parallèlement, la demande de travail pour gagner un peu d'argent augmentait également.

Nous avons alors fait le choix de prolonger notre offre de travail rémunéré à tous les travaux d'entretien – car nous avons estimé que nos passagers n'ont pas les moyens d'être bénévoles – plutôt que de leur proposer de nous aider gratuitement. Pour illustrer cette augmentation d'offre de travail, nous donnons ici les salaires (y compris charges sociales) versés : en 1993 : Fr. 12'036.35 ; en 1997 : Fr. 58'332.25 ; en 2000 : Fr. 73'531.15 ; en 2003 : 97'973.25. Notre action « travail » est reconnue et soutenue depuis 7 ans par le Fonds de lutte contre la drogue et de prévention de la toxicomanie qui

pour 2004, nous alloue un montant de Fr. 90'000.-.

Les bénéfices de cette pratique sont évidents. Le Bateau est bien entretenu, propre (en tous cas le matin après les nettoyages du soir) et, ainsi, accueillant pour ses visiteurs habituels ou occasionnels. Cet entretien prolonge également la durée de vie de notre vieux bâtiment qui fête cette année ses 108 ans. Pour nos passagers, ces petits boulots sont précieux, voire pour certains, vitaux. La motivation de demande de travail a en effet évolué. Au début, à côté du besoin d'argent, il y avait également un désir d'occupation, un sentiment d'être utile. Depuis quelques années, surtout ces deux dernières, le besoin d'argent est devenu prépondérant. Cela tient à la présence plus importante d'une population sans possibilité ou droit de travailler dans notre pays. Ces « errants » vivent souvent au jour le jour et le petit peu d'argent qu'ils peuvent gagner sur le Bateau leur permet parfois, simplement, de vivre jusqu'au lendemain, sans risquer, par leurs actes, d'entrer encore plus dans l'illégalité. Nous devenons un lieu où l'on vient pour trouver du travail. Ce n'est pas notre vocation première, qui est d'accueillir des gens en difficulté de vie, et cela nous pose un certain nombre de questions.

La possibilité de gagner un peu d'argent en travaillant sur le Bateau est de plus en plus connue. Presque quotidiennement de nouvelles personnes viennent nous voir dans ce but, informées surtout par le bouche à oreilles mais également par d'autres services sociaux. Il nous est impossible de répondre positivement à tout le monde. Obtenir un petit boulot peut devenir une obsession, en tous cas une compétition de tous les instants. Les frustrations, les jalousies sont inévitables, surtout que nous ne pouvons confier certains travaux qu'à des passa-

gers ayant certaines compétences professionnelles, lesquels paraissent privilégiés aux yeux des autres. Cette situation relativement nouvelle pour nous provient, à l'évidence, de l'accueil à notre bord de cette population que nous évouons plus haut, dont les conditions de vie, conséquence de leur « non-droit », sont extrêmement précaires. Ce sont des hommes (surtout) et des femmes qui ne présentent généralement pas des signes de difficultés psychologiques ou existentielles, ni à fortiori, de rupture avec notre société puisqu'ils aspirent à y entrer. Leurs demandes sont souvent de l'ordre de la survie et ils nous est pénible bien souvent de ne pouvoir répondre à des détresses réelles. Ne pas arriver à donner un petit travail à un individu qui manifestement a dormi dehors est douloureux, frustrant, certainement vécu comme injuste, mais que faire... nous avons nos limites.

Il nous arrive parfois de nous entendre répondre par un de nos passagers à qui nous demandons un petit service (par exemple aller acheter du pain quand il manque au petit-déjeuner) : « Tu paies combien? ». C'est dit sur le ton de la boutade mais c'est dit quand même avec l'espoir d'un résultat sonnante et trébuchant. A la question que pose ce journal : « faut-il tout payer? » ils semblent bien répondre « oui ». De cette façon là, nous ne sommes pas d'accord. Nous ne voulons pas pour eux être un « patron » comme il leur arrive d'ailleurs de nous appeler. Si pour nous le salaire est échange, il ne s'arrête pas à l'unique principe « travail-salaire ». Nous vivons dans un lieu communautaire où nous souhaiterions que son fonctionnement autant que son esprit soit l'affaire de tous.

Participation, voilà le maître-mot. Nous aimerions voir tous ceux qui vivent le Genève s'en sentent, à des degrés di-

vers bien entendu, sinon responsables du moins soucieux et respectueux de ce qu'il représente : un lieu qui accueille, qui permet à chacun d'avoir sa place, peut-être de cheminer vers un ailleurs, un meilleur, un repos. Nous ne remettons pas en cause le travail rémunéré sur le Bateau, nous en voyons trop la nécessité et les bénéfices. Nous devons toutefois réfléchir à la façon de donner plus de place à la communauté que nous formons tous ensemble pour ceux qui la composent s'en ressentent solidaires. Rendre service, simplement parce que cela fait plaisir, est le signe que l'on se sent bien quelque part. (Que l'on ne s'y trompe pas, cela arrive quand même, et probablement plus souvent que nous pouvons le relever.) Nous savons que beaucoup de nos passagers aiment le Bateau. Donnons les temps aux nouveaux de comprendre ce lieu, de l'approuver pour s'y attacher. Peut-être pourrions nous les y aider en leur faisant comprendre que si le travail (et le salaire qui lui est lié) est nécessaire, il n'est pas l'essentiel de ce qui se vit sur le Bateau. Ce qui est gratuit – un sourire, l'écoute, le respect, un lever de soleil sur le lac... – a, pour nous bien plus de sens et de valeur. À nous d'être attentifs à laisser la place à cet essentiel, sans occulter la dure réalité économique.

## ÉCONOMIE MARCHANDE OU ÉCONOMIE SOLIDAIRE

**L'**A noble mission du Bateau Genève c'est, depuis sa fondation, l'accueil, sans discrimination, sans question, sans négociation ou presque. Un des derniers réflexes où, dans la cité, on peut se présenter aux autres sans statut, seulement par son prénom, son bagage de vie, ses questions, ses envies, ses désillusions, ses espoirs. On y trouve une écoute sans contrepartie et à manger contre de menus services. C'est l'eldorado du pauvre.

Et puis tout bascule. Dehors la société subit un bouleversement structurel : travail et argent se raréfient, l'homme devient un loup pour l'homme, l'État protecteur n'est plus l'ami de la « providence », mendicants et clandestins réapparaissent dans nos rues, entre ombre et lumière. Du « bien-être social » on passe à la « survie » : « Tu paies combien? ».

Sur le Bateau, des hommes et quelques femmes surgissent des quatre coins du monde, leurs yeux disent l'errance et sollicitent l'aide d'urgence. De l'accueil on passe à l'intermédiaire. Les nobles idéaux de solidarité, d'esprit communautaire, en prennent un coup et l'équipe responsable se pose à juste titre la question : « Jusqu'ouï faut-il aller? ». « Faut-il tout payer? ».

Ce qui se trame sur le Bateau est le reflet de ce qui se passe dans nos sociétés : l'exacerbation des rapports marchands, la production délocalisée, la course au profit pour les actionnaires, a remis bon nombre d'humains sur le bord



MICRO-PONTS

des routes : chômeurs de longue durée, exilés, isolés, sans travail, ahimés de la vie, consommateurs de succédanés de bonheur.

Mais en Suisse, comme sur le Bateau, tout est encore « contenu » et les questions des responsables paraissent bien sages en rapport avec le potentiel meurtrier qu'esquisse cette montée en puissance de l'argent comme seul vecteur de l'échange, à laquelle correspond l'impuissance des acteurs politiques à stopper le développement de la précarité. Statistiquement pas encore patente mais bien visible dans le bref historique tracé par Jean-Pierre Baillif dans son article.

Comment faire le récit de cette évolution d'une institution qui, comme tous les lieux d'accueil à bas seuil, fonctionne un peu comme le baromètre de la précarité d'une collectivité et de sa capacité à la combattre ou à l'ignorer? Faut-il, comme le tentent les responsables du Bateau, faire une pesée des intérêts entre la systématisation d'une rémunération de survie pour leurs passagers pris individuellement (quadruplement de la masse salariale en dix ans) et la sauvegarde d'une éthique du partage et de la participation qui « soit l'affaire de tous »? Ou faut-il, regardant la réalité en face et dramatisant le propos, bouleverser le cadre institutionnel et reformuler la mission et les objectifs du Bateau?

Economie marchande et économie dite solidaire sont aujourd'hui, pour le Bateau comme pour la société, les deux termes d'un débat politique, social et économique qu'il est urgent d'initier. Cette réflexion est essentielle partout où des individus et des groupes sont prêts à reconsidérer les rapports entre argent, production des biens et des services, et relation avec l'autre, au lieu de subir la transformation de tout acte humain en marchandise et en satisfaction exclusive personnelle.

Les passagers du bateau eux-mêmes (voir le *Micro-ponts*) ne s'y trompent pas. Ils voient bien que la question qui leur est posée à eux, comme à nous travailleurs salariés, c'est celle de notre capacité à « faire encore communauté », à nous réapproprier notre capacité à nous soucier de l'autre et à nous entraider: « - Le Bateau, c'est un peu chez nous, alors il faut qu'on s'y comporte comme si on était chez nous » E.

Alain Simonin

Sur un sujet qui les concerne si directement, il était évident que nous donnions la parole à nos passagers. Nous leur avons posé cette question: « Est-il normal ou juste de payer de tous petits bouts d'une demi-heure ou d'une heure sur le Bateau? » Les réponses qu'ils nous ont données sont aussi diversifiées que nuancées, ce qui prouve bien que les questions que nous nous posons ne leur sont pas étrangères.

« - Je trouve ça juste. Quand on est complètement fauché, même une toute petite somme est importante. Par exemple, pour moi, cela m'a permis de boire un café un dimanche matin. Je trouve aussi juste que ce soit un salaire modeste parce que nous bénéficions aussi du lieu. » D.

« - Je trouve que les tâches qu'il y a autour du petit-déjeuner devraient être faites bénévolement par les passagers. Pour les autres travaux, il est normal qu'ils soient payés. Cela dépend aussi de la situation des personnes à qui on demande ce service ou ce travail. Certains n'ont peut-être pas les moyens de donner un coup de main. » S.

« - Jusqu'à un quart d'heure, c'est un service; dès une demi-heure, c'est un travail qui doit être payé. » V.

« - Tout travail mérite salaire. Les vrais services sur le Bateau, c'est d'avoir une attitude responsable et respectueuse pour que l'harmonie y règne. Si chacun faisait sa part (par exemple simplement ranger sa tasse après son petit-déjeuner) il y aurait moins de travail à faire. Le Bateau c'est un peu chez nous, alors il faut qu'on s'y comporte comme si on était chez nous. » E.

« - Cela dépend de la relation qui existe entre les responsables et les passagers. Si on se connaît bien, il est plus facile de se demander des services. » G.

« - Non, je ne trouve pas normal de payer chaque tâche. Tout le monde profite du lieu et il serait normal de rendre des services si on nous le demande. Par contre, je comprend que ceux qui ont vraiment besoin d'argent cherchent de petits bouts pour en gagner un peu. » A.

« - Je trouve que c'est bien de payer tous les bouts. Cela dépanne énormément quand on est sans aucune ressource. Le bateau est le seul endroit social que je connaisse où c'est possible. » K.



«SEL DU LAC»

Pour changer, échangeons

L'ASSOCIATION *Sel du Lac* est un réseau d'échange (RE), créé à Genève en 1999, selon un modèle issu d'un système (LETS) qui a vu le jour en 1984 au Canada, dans une région fortement touchée par la crise économique. Michaël Linton, son créateur, tentait de comprendre les raisons de l'appauvrissement de cette région autrefois prospère, lorsqu'il réalisa que toutes les ressources nécessaires à produire de la richesse (matières premières, compétences, main-d'œuvre, etc.) étaient présentes, sauf l'argent manquant. Fort de cette découverte, il proposa alors d'inventer une nouvelle monnaie pour permettre aux gens de travailler à nouveau et d'échanger leur production.

D'abord implanté dans les pays anglo-saxons, ce système est apparu en France puis en Suisse où il a pris le nom de SEL (*Système d'Echanges Locaux*).

Qu'est-ce qu'un SEL?

Le SEL est un réseau d'échange dont les membres échangent entre eux des services (repêindre une cuisine, tondre le gazon, baby-sitting...), de savoirs (cours de langue, musique, informatique...) et des biens (meubles, habits, chaîne Hi-Fi...). Il existe 3 grands mouvements parmi les RE: les RE réciproques de savoirs qui cherchent à valoriser les savoirs de chacun, les Trocs-Temps qui échangent avec une unité de temps équivalente pour tous les échanges (une heure de cours d'anglais = une heure de cours de peinture), et les SEL qui comptabilisent les échanges avec une monnaie fictive et qui de ce fait, pratiquent une économie alternative.

Comment ça marche?

Les offres et les demandes paraissent dans un catalogue transmis régulièrement aux membres. Chaque membre dispose aussi de la liste des membres, ce qui lui permet de prendre contact. Avant de

réaliser un échange, les membres s'accordent sur sa valeur en « grains de sel » (unité de compte). Chacun inscrit ensuite sur sa feuille d'échanges le montant et le valide par la signature de l'autre membre. Toute tâche effectuée pour l'association est également créditée en « grains de sel ». Pour ce faire, un impôt est prélevé auprès des membres. Ce système est identique, à quelques détails près, pour tous les systèmes SEL.

En ce qui concerne *Sel du Lac*, nous avons instauré une rencontre mensuelle, le 1<sup>er</sup> lundi du mois, pour manger ensemble, parler des échanges, prendre des rendez-vous. C'est aussi pendant ce moment que les nouvelles personnes peuvent s'informer et s'inscrire. Depuis le début de l'année, nous avons un site internet qui présente l'association, et sur lequel on peut consulter les offres et demandes des membres. Ceux-ci peuvent également modifier ou ajouter des offres/demandes, au besoin.

Pourquoi un système SEL?

L'argent, de simple système d'information, est devenu dans nos sociétés la source, le moyen et la finalité de l'enrichissement. Sur les millions de dollars US d'argent électronique qui s'échangent chaque jour à travers le monde, seule une fraction de cette somme sera réellement investie pour la création de biens et services. Si une communauté voit l'argent simplement comme une mesure de la valeur des biens et services et qu'il existe en son sein un accord sur ce concept, il est alors possible de créer une autre mesure d'échange qui peut les remplacer. Cette « devise » communautaire est une simple unité de mesure qui facilite les échanges de biens et de services entre les participants. Elle n'existe que dans les comptes, n'est pas capitalisable et ne donne pas d'intérêts, évitant par là les problèmes majeurs de l'argent classique. De cette fa-

IMAGES DU FESTIVAL  
«VOIX DE FEMMES»  
QUI S'EST DÉROULÉ  
LES 11-12-13 JUIN  
DERNIERS



ANAÏS



LAURENCE REVEY



JEN H. KA



LAURENCE REVEY



MARI ET SES BEAUX COURTOIS

Les informations contenues dans cet article sont tirées d'un document que nous a transmis Sel du Lac.

Info-contacts:  
Christine Schoeb 022 733 31 86  
[www.seldulac.ch](http://www.seldulac.ch)

Nom: Paupy Prénom: Alain

Né le 12.8.1961 à  
Profession: musicien

Alain a fait une escalade de près de six mois sur le Bateau...

Depuis la mi-avril, il a passé le plus clair de son temps, sur le pont supérieur, du côté du lac, à jouer de la guitare. Souvent avec son pote Eddy. A quarante-trois ans, il avait bien besoin de changer d'air, de faire une pause, de faire le point, Alain: plus de boulot, plus de logement, plus de vie de famille... La région pari-

sienne qui l'a vu naître, grandir, travailler et devenir père, brusquement, ne le retenait plus. Lui qui, auparavant n'avait fait que de brefs passages sur le Genève est monté à bord et s'est posé. Discrètement, doucement...

Et pourtant Alain n'a jamais autant voyagé que pendant cette escalade, sur ce bateau qui ne bouge pas. En écoutant Eddy lui raconter ses aventures aux quatre coins du monde. En rencontrant d'autres passagers venus d'un peu partout. Lui qui a toujours vécu entre Mantes-la-Jolie et Gaillard, s'est laissé transporter en Afrique, en Asie... à l'entendre, il est

juste venu rencontrer son destin, en laissant s'exprimer sa nature contemplative.

Il a regardé autour de lui. Il a vu les parcs aux alentours, la rade, le paysage; il s'est baladé, il a respiré. Et beaucoup réfléchi: « Quand on a de l'argent, on oublie le principal. Je vois beaucoup de gens courir, ici, chacun pour soi, sans prendre le temps d'apprécier la vie, d'admirer simplement le paysage, de rencontrer des inconnus. »

Alain a tout de même entrecoupé ses moments d'oisiveté de quelques heures de boulot. Sérigraphie de formation, il a gagné quelques sous en participant à l'entretien du Bateau, juste de quoi se

payer ses repas. Pourtant, avec sa guitare, il aurait pu se faire plus de blé, plus facilement: « J'ai gagné une fois 70 francs en chantant une heure et demie dans le tram. Par rapport aux 14 balles de l'heure qu'offre le Bateau... ». Mais Alain se sent mal à l'aise à peine le matérialisme pointe le bout de son nez: « Je préfère partager gratuitement ma musique entre amis. Et puis, je n'aime pas trop m'imposer et, dans le tram, j'ai eu le sentiment que j'importunais quelques personnes qui n'appréciaient pas ce que je jouais ». Alors il rêve aujourd'hui d'enregistrer 15 ou 20 chansons qu'il a composées. Un enregis-

trement en studio avec des musiciens. Certains pourraient même être d'autres passagers du Bateau, d'ailleurs...

Une chimère qui ne lui fait pas oublier que l'automne est là et que l'hiver approche: « Il faudrait que je trouve un boulot, quelque chose de fixe pour payer un petit appartement ». Sinon, fin octobre, philosophe et un peu fataliste, Alain retournera sur Paris.

Pascal Thurnherr

PHILIPPE



Philippe Bossy a quitté le Bateau le 31 août après dix ans de navigation à son bord. Le moins que l'on puisse dire c'est que son passage a profondément marqué le Genève et son action auprès des personnes en rupture que nous accueillons. Il a toujours milité pour que le Bateau soit une passerelle entre ses passagers et la cité. Nous lui devons une grande part de notre ouverture à cette cité par les manifestations culturelles ou festives qui se déroulent sur nos ponts, principalement en été. Mais, Philippe n'a pas été que le super organisateur que nous avons découvert et apprécié. Ses qualités humaines ont également marqué ses interlocuteurs et principalement nos passagers. Ils sont les mieux placés pour en parler et c'est pourquoi nous leur avons donné la parole en leur demandant ce qu'ils avaient à dire à son sujet. Nous aurions pu remplir ce journal avec leurs témoignages. Nous devons nous contenter de donner ici un petit florilège des sentiments qu'ils expriment à l'égard de Philippe. (Ph. Bossy a été engagé par le service social de la Ville de Genève pour ouvrir un nouveau lieu d'accueil pour personnes en difficultés dans le quartier de Saint-Gervais.)

« - Quand il est arrivé sur le Bateau il y a dix ans, j'ai voulu le draguer tellement je le trouvais mignon, sans succès bien sûr. Aujourd'hui, je peux dire que je suis contente de l'avoir connu. C'est à son départ que j'ai réalisé tout ce qu'il m'a apporté. » Shona

« - J'admire sa capacité à rester calme. Il a une approche humaine sans jamais être moraliste. Par son attitude, il réussissait à calmer tout le monde même quand ça chauffait. » Daniel

« - Ils s'est souvenu de ma date de naissance, cela prouve bien qu'il m'écoutait. » José

« - Reviens ! » Karim

« - Grâce à ses capacités et à son expérience sur le Bateau, c'est vraiment la meilleure personne possible pour ouvrir un nouveau lieu d'accueil. » Eddy

« - On est tous dans la m... depuis qu'il est parti. J'allais plus vers lui que vers les autres professionnels quand j'avais besoin de parler. On verra si je trouve quelqu'un pour le remplacer. Et puis, heureusement, on pourra le revoir dans un autre lieu. » Cat

« - Merci pour le bon comme pour le mauvais. » Amad

« - Il a fait beaucoup de travail sur le Bateau. Même dans les périodes difficiles, il s'en est toujours bien tiré. C'est un type bien. » Mondy

« - Il en faudrait plus des comme lui. Il est toujours à l'écoute auprès de tous. Il a beaucoup de psychologie et c'est un grand coordinateur, un vrai pilote automatique! Je suis sûr qu'un grand avenir s'ouvre devant lui et je lui souhaite bonne chance. » Agrippino

« - Merci pour tout. Si tu ne sais pas pourquoi, moi je le sais. » Pierre

« - C'est un sacré bonhomme. Il tenait la barre même s'il n'était pas toujours là. Je vais drôlement le regretter. » Philou

« - Je te remercie beaucoup pour tout ce que tu m'as apporté. » Malik

etc.



MABEL GUEULE



ELISABETH MARCHAND



ELISABETH MARCHAND



ANAÏS